

MALEK ALLOULA : mais un émerveillement»

Je résume : entre poésie et prose, ce n'est jamais la même respiration, le même rythme cardiaque, les mêmes tropismes, les mêmes tremblements de terre. En poésie, il y a toujours l'urgence du vivant, même pour un poète tel que moi, si lent, si lent. Cette poésie que j'aime, j'y reviens toujours. Aussi, je me retrouve dans cette définition de la fidélité que donne Pascal et citée de mémoire : Etre fidèle, ce n'est pas n'avoir jamais quitté, mais être le plus souvent revenu.

On vous présente, à juste raison, comme une «figure discrète et essentielle» de la littérature algérienne. Vous y reconnaissez-vous et, si c'est le cas, pensez-vous que pour écrire heureux, il faut écrire caché ?

Le côté furtif, clandestin, de l'écriture me trouble fortement. L'image du fouissement m'excite en même temps. Nous sommes, me semble-t-il, dans le domaine d'une intimité inviolable, inconnaissable. D'où vient, en poésie, ce pouvoir de l'écriture à créer le vide, à raréfier l'air autour de doigts qui pianotent sur un clavier ou s'agitent autour d'une feuille malmenée ? Il me semble que, pris dans les rets de son écriture, le poète, essentiellement lui, vit dans une sorte de «second life» non virtuelle.

La méritoire discrétion que vous voulez bien me reconnaître, croyez bien qu'elle n'est pas l'effet d'une quelconque timidité paralysante ou d'une maladive introversion – loin de là. Elle serait paradoxalement, cette

discrétion, le signe évident de la conscience d'un écart entre le poète dans et hors de son texte.

C'est, je pense, une position de retrait respectueux qui invalide toute velléité d'ostentation. Le poète – parce qu'il sait depuis Rimbaud que «la main à plume vaut bien la main à charrue» –, le poète donc se tient à sa place, décalé.

C'est un homme de mots, mais de mots silencieux, rares. Cette discrétion dans la présence est éminemment caractéristique des poètes et a été souvent relevée. Je n'ai pas l'exclusivité du comportement. Quant au dire poétique, comment ne pas être sensible à sa fragilité, à sa ténuité vibratile ? Comment ne pas retrouver, dans certains et nombreux vers de l'universelle poésie, les échos de tant d'indubitables, irrépressibles, frissons de vie ?

Vous faites partie de la génération des années 1970. Quel regard portez-vous sur la littérature produite depuis ?

J'ai effectivement été le témoin et très souvent l'ami de ces écrivains algériens que l'on désigne, dans la terminologie du découpage décennal du temps, comme étant ceux de la génération des années 1960.

J'arrive, pour ce qui me concerne, dans le wagon de la décennie suivante. Je suis plein d'admiration et de révérence pour les œuvres des prédécesseurs, leurs personnalités, leurs trajets – leur aura en quelque sorte.

Ce sont les grands aînés lus et

relus avec passion et aussi envie. Des modèles, bien sûr, en fonction de nos choix personnels. Nous pouvions nous faire une idée de la valeur de leur œuvre, tout en sachant que, tôt ou tard, allait arriver l'heure de la confrontation – l'heure iconoclaste de l'affirmation de soi en tant qu'écrivain. Il n'y a là rien que de biologiquement naturel.

Cela fait que nous sommes toujours meilleurs juges des œuvres de ceux qui nous ont précédés que de celles de ceux qui vont nous suivre.

Ne me sentant ni l'âme ni la qualité d'un juge, je vous ferai une réponse tautologique à souhait : il y a, dans la littérature produite jusqu'ici par cette relève de la génération de 1960, le meilleur et le pire. Comment définirai-je le pire ?

Voici le second aveu de notre discussion : j'abhorre à l'extrême ces textes que porte et soutient

l'exotisme le plus trivial (i.e. la version relookée de l'indigénisme d'antan) que vient conforter un autodénigrement de bon aloi et tous azimuts, qui dans cet Occident triomphant sont devenus la monnaie indispensable pour avoir droit à un bien dérisoire ticket d'entrée.

Tout se passe, dans ce pire littéraire ainsi désigné, comme si nous n'avions jamais eu de valeurs culturelles propres et que, de ce fait même, celles-ci devaient obligatoirement se résumer, se ramener à des valeurs et des idées d'emprunt (i.e. la francophonie à vaste rayon d'action – celle du formatage esthétique et idéologique). Vous voulez un exemple de phrase digne du pire littéraire ? Voici : «Ce jour-là, ma mère posa sur la maïda familiale un plat de barbouche odorant et défit la ceinture de son seroual et appela khalti qui...»

Malek Alloula

Bourg-en-Bresse, 2005)

Prose

Mes enfances exotiques (in Une enfance algérienne, Gallimard, Paris 1997)

Belles Algériennes de Geiser (Marval, Paris, 2001)

Les Festins de l'exil (Françoise Truffaut, Paris 2003)

Le Cri de Tarzan, la nuit, dans un village oranais (Barzakh, Alger, 2008)

Essais / Livres illustrés

Le Harem colonial (Slatkine,

Ce recueil de nouvelles est dédié à Abdelkader. Voudriez-vous en dire deux mots ?

Cette dédicace est une sorte de clin d'œil, plein d'une toujours vive émotion, à la mémoire de quelqu'un qui n'est désormais plus là mais demeure, dans ces courts textes, présent, telle l'ombre portée d'un véritable et irremplaçable alter ego. Nous avons, Abdelkader et moi, grandi dans les mêmes lieux, ri des mêmes situations, vécu de semblables situations, partagé les mêmes juvéniles secrets.

Nos mémoires d'adolescents étaient en quelque sorte complémentaires.

Je lui offre, en hommage posthume et tout simplement, mon propre complément de mémoire.

Propos recueillis par Bachir Agour

Paris,1980 , Séguier, Paris, 2004)
Alger photographiée au XIX^e siècle (Marval, Paris, 2001)
Lent mouvement vers la lumière. La Peinture de Benanteur (Institut du monde arabe, Paris, 2003)
Les Miroirs voilés. De Delacroix à Renoir (Institut du monde arabe, Paris, 2003)
Vivre là. Les photographies d'Etienne Sved : Algérie 1951 (Le Bec en l'air, Manosque, 2005)
L'Espace grand ouvert de Dalloul (Centre culturel Jacques Brel, Thionville, 2006)